Document generated on 08/05/2025 8:30 p.m.

Nuit blanche, magazine littéraire

Un clan, ses alliances et ses lettres. Le Québec des Ferron et des Cliche. Marcelle Ferron épistolière

Laurent Laplante

Number 145, Winter 2017

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84099ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Laplante, L. (2017). Un clan, ses alliances et ses lettres. Le Québec des Ferron et des Cliche. Marcelle Ferron épistolière. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (145), 34–41.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Merci à Marie-Josée Cliche et à Babalou Hamelin, filles de Madeleine et de Marcelle Ferron, qui nous ont confié et permis de reproduire leurs photos de famille.

Merci aussi à Linda Tremblay du Musée national des beaux-arts du Québec.

Nuit blanche

© Succession Marcelle Ferron

Madeleine Lavallée, Robert Cliche ainsi que Jacques, Marcelle et Madeleine Ferron en 1978.

Un clan, ses alliances et ses lettres

Par

LAURENT LAPLANTE*

Malgré la diversité des tempéraments qui composent le clan Ferron, un dénominateur commun ressort, constamment mis en lumière par les analystes : toutes et tous assument un rôle dans la sphère publique. Plus ou moins tôt, plus ou moins tard, de façon discrète ou flamboyante, durablement ou non, toutes et tous atteignent cet objectif. Politique, littérature, peinture, enseignement, architecture, journalisme, correspondance, théâtre, tous ces domaines portent la marque du clan Ferron dont font partie Jacques, Madeleine, Marcelle, Paul et Thérèse. S'y greffe Robert Cliche, époux de Madeleine, lui aussi présent sur la scène publique, lui aussi praticien de l'art épistolaire.

Parler de clan n'est pas abusif ; il suffit de feuilleter les lettres expédiées ou reçues pour entrer dans un monde de surnoms issus de l'intimité familiale. À peine Jacques est-il collégien qu'il prodigue des conseils paternels à Madeleine ou à Marcelle. Madeleine et Robert Cliche rédigent à quatre mains leurs observations sur les Beaucerons et la loi [1] ; les romans de Madeleine attendront que les enfants soient parvenus à une certaine autonomie. Paul en étonnera plusieurs en créant le Parti Rhinocéros, alors que plusieurs attribuent cette ingénieuse rigolade au seul Jacques. Marcelle fréquenta le milieu qui accoucha du ***Refus global***, tâta de la sculpture, avant de resplendir dans une peinture exubérante et dans d'admirables vitraux. Thérèse trouva sa voie dans un journalisme alerte et collé au réel. Entre ces personnalités fécondes, la correspondance occupa pendant des décennies une place étonnante.

Le sort a voulu – et je l'en remercie – que je puisse connaître de façon personnelle quelques membres du clan. J'ai plusieurs fois croisé Robert Cliche dans mes activités de journaliste, sans jamais rencontrer son épouse Madeleine. Quand se forma le couple Madeleine Ferron-Jean Cimon après le décès de Robert, mon épouse et moi l'avons fréquenté de façon assidue et infiniment chaleureuse. Ce que j'ose qualifier d'amitié m'a incité à préfacer ***Madeleine Ferron, l'insoumise*** [2], ouvrage collectif consacré à Madeleine. Mes rares rencontres avec Jacques remontent aux lendemains de la crise d'Octobre ; j'étais éditorialiste au ***Devoir*** et assez peu porté à adhérer aux multiples complots que Jacques y lisait.

1. Madeleine Ferron et Robert Cliche, ***Quand le peuple fait la loi***, Hurtubise HMH, 1972 et ***Les Beaucerons, ces insoumis***, Hurtubise HMH, 1974.

2. Sous la direction de Gervais Lajoie, ***Madeleine Ferron, l'insoumise : trois perspectives***, Fondation Gabriel-Lajoie, 2009.

Correspondance triangulaire Le Québec des Ferron et des Cliche

Après avoir relevé avec minutie la correspondance échangée en quinze ans entre Robert Cliche, Madeleine Ferron et Jacques Ferron, le tandem Marcel Olscamp et Lucie Joubert s'est attaqué à la seconde étape de ces échanges épistolaires. La période couverte (1961-1965) est notablement plus courte, cinq ans plutôt que quinze, mais les échanges y sont plus fréquents et débouchent sur des horizons plus tumultueux. Cet ajout respecte les tendances lourdes déjà observées, mais il conduit à un paroxysme, puis à l'impasse. La modération prêchée par la seule femme du trio ne pouvait que céder devant la rivalité entre Robert Cliche et Jacques Ferron.

On aurait tort, cependant, malgré la visibilité de l'affrontement, de réduire cette correspondance à un fracas politique entre deux mâles ; la dimension littéraire qui, depuis toujours, relie Jacques et Madeleine Ferron mérite l'intérêt autant et plus que ce choc.

© Archives Marie-Josée Cliche

Madeleine Ferron
au cap Tourmente vers 1984

AUTRES SOCIÉTÉS, AUTRES CHOIX

À lui seul, le nombre de lettres regroupées dans chacun des tomes démontre le caractère fiévreux de la période couverte par le deuxième survol : 169 lettres en une quinzaine d'années, 277 en l'espace d'un quinquennat. Ni la cadence, ni la tension ne ressemblent à celles d'hier. Ni à l'intérieur du triangle des correspondants, ni dans les sociétés québécoise et canadienne. Dans le second tome, ***Le Québec n'est pas une île***[1], les trois épistoliers ont désormais consolidé leurs choix de carrière, tandis que Québec et Ottawa sautillent d'un scrutin à l'autre. Tous trois, ils franchissent le cap de la quarantaine : ils traitent encore de leurs enfants, mais leurs pensées englobent désormais le vaste monde. Les mandats reçus de l'électorat sont écourtés dans les deux capitales, soit en raison d'un débat fondamental, comme celui de la nationalisation de l'électricité au Québec, soit, à Ottawa, par l'élection d'un Parlement fragmenté. Au Québec, la Révolution tranquille profite de la réélection du Parti libéral du Québec (PLQ) pour occulter ses essoufflements, tandis qu'à Ottawa Diefenbaker et Pearson s'échangent le pouvoir sous l'œil envieux d'un Nouveau Parti démocratique (NPD) ou celui, goguenard, de Réal Caouette. Sur les deux scènes, le bipartisme recule devant la diversification des partis et des perspectives. Dans les deux décors, politique et société sollicitent la relève dont font partie Jacques Ferron et Robert Cliche.

> Deux aveux pour finir, qui d'ailleurs ne t'apprendront rien :
> 1. Il me semble qu'avec toute l'amitié du monde nous avons toujours été en rivalité.
> 2. Je suis moi aussi un aspirant Christ. Je serai toujours un peu porté à te pousser vers Raspoutine pour me garder libre la voie du ciel.
>
> **De Jacques Ferron à Robert Cliche**, 23 janvier 1965.

> Toi qui as audience auprès des jeunes, tu ne devrais pas oublier que ton grain de sable que tu lances négligemment en l'air devient le plus souvent un énorme rocher qui, quand il se met à rouler...
>
> Encore mon ton de moralisatrice. La situation dans le Québec va devenir très violente. Que tu la choisisses froidement, lucidement, ça te regarde.
>
> **De Madeleine Ferron à Jacques Ferron**, 2 juillet 1963.

© Archives Marie-Josée Cliche

Jacques, Paul, Madeleine, Thérèse et Marcelle à Louiseville en 1930.

HUMOUR OU ASSAUT ?

À l'instar des pugilistes qui s'étudient avant les coups sérieux, Jacques Ferron et Robert Cliche dansent d'abord autour du vis-à-vis. La taquinerie jaillit, les fleurets sont mouchetés, le sang ne coule pas. Il n'y a pourtant pas à s'y tromper et le mot de Racine serait de mise : « J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer ». Pas à haute voix, pas aux dépens du savoir-vivre-avec-la-parenté, mais en gardant à l'esprit qu'approche l'heure d'en découdre. Comme les deux hommes ont également soif de notoriété, ils ne répugnent pas à tester leurs divergences dans ***Le Devoir***...

Ce qui achève de rendre l'affrontement inévitable, c'est que les protagonistes se savent équipés pour le combat et détestent tous deux jouer les seconds violons. Leurs armes sont pourtant différentes. Autant Robert Cliche possède les atouts du tribun, autant Jacques Ferron manie l'écriture en torero. Chez l'un, le coup peut être brutal, puissant, sans retenue ; chez l'autre, les piques érodent les défenses, minent la patience, agacent d'insupportable façon. La Fontaine y aurait vu la lutte entre le lion et le moucheron et la victoire du second... Dans une lutte épistolaire, cette différence favorise le romancier.

CONTRIBUTIONS INÉGALES

Les chiffres confirment l'agilité de Jacques Ferron. À lui seul, en effet, l'écrivain signe la moitié des 277 lettres du recueil. Sa sœur Madeleine en expédie une centaine, ce qui restreint l'apport de Robert Cliche à tout juste une trentaine de missives. Sans devenir marginal, l'apport de Robert Cliche se raréfie ; de plus, quelques-unes de ses lettres, dont celles sur la loi non écrite propre (?) aux Beaucerons, ne soulèvent aucune animosité entre les correspondants. Triomphe de l'écriture.

Les deux responsables de la cueillette des lettres pressentent pourtant la crise. Ils en suivent l'évolution. S'ils savent que Jacques Ferron et Robert Cliche appartiennent tous deux à la vague réformiste, ils savent aussi que ces deux impatiences n'évoluent pas l'une vers l'autre. Pendant que l'avocat s'éloigne du PLQ et s'approche d'un NPD porté à la planification centralisée, le médecin trouve des vertus à l'indépendantisme québécois et en adopte même les positions les plus radicales. Désormais associés à des idéologies opposées, les deux hommes défendent leurs thèses avec une croissante susceptibilité. La différence tiendra en ce que le plaideur combat le plus souvent avec l'apparente retenue d'un maître du Barreau, tandis que l'écrivain profite et abuse de la liberté d'expression permise aux créateurs. Les lettres deviennent, surtout sous la signature de Jacques Ferron, blessantes et acerbes.

Les dernières lettres seront fulminantes. Qu'on en juge par l'ultime catilinaire lancée par le plaideur au médecin : « […] 4. Il est vrai que l'exercice d'une profession peut nous conditionner. À plaider, on finit par mentir. Mais à soigner des mentaux qu'est-ce que tu penses que ça peut faire. / […] Quant à me casser la gueule ça ne pourra que te réjouir. Tu pourras reprendre le 'devant'. Et puis si ça arrivait, sois assuré que je n'aurais pas besoin de toi pour la réparer. / Une bonne année ? Je nous la souhaite à la condition que tu te la boucles ou que tu disparaisses de mon paysage immédiat » (novembre 1965).

Tout y est : le ras-le-bol rageur du lion beauceron, la référence aux professions des belligérants, l'attrait du « devant » chez les deux beaux-frères, la marge entre deux écritures...

LE SANG OU L'ALLIANCE ?

À plusieurs reprises, Madeleine Ferron aura à pacifier son mari et son frère. Elle obtiendra parfois un certain répit dans les rituels guerriers, mais son frère aîné n'acceptera jamais de regretter ses emportements. Elle tentera même, sans conviction probante, d'isoler l'un de l'autre le monde littéraire et la lice où s'affrontent son mari et son frère : « […] bien sûr que je n'avais pas oublié La Voix des femmes ni madame Casgrain. Je trouve ces mouvements nécessaires et sympathiques mais je ne crois pas en leur efficacité : le monde est une affaire d'hommes, la religion aussi d'ailleurs » (décembre 1962). Ce repli défensif, Jacques Ferron l'ignora si cavalièrement que Madeleine dut préciser sa pensée : « […] voilà que tu refuses aux femmes d'autres idées que celles de leur mari. Ainsi je t'écris ce que je pense, moi, et tu me réponds en attaquant Robert jusque dans son père. Ce n'est pas très élégant ni très complet » (juillet 1963). Comme d'habitude, Jacques se dispensera du ferme propos comme des excuses. Avec le résultat que Madeleine dut trancher dans le vif : « […] dans le fond pour toi, tout n'est qu'un jeu. Je ne veux plus jouer. Robert, c'est le seul point important de ma vie. Que tu le critiques dans ses idées, dans sa tactique m'aurait paru tout à fait normal mais toi, ce n'est pas ça, tu ne l'attaques toujours et seulement que dans son intégrité : messager, imposteur, opportuniste... […] Surtout n'écris pas, je hisse le drapeau blanc » (janvier 1965).

ET LA LITTÉRATURE ?

En imposant ainsi le silence à son frère, Madeleine Ferron mettait en péril le soutien que Jacques avait toujours apporté au travail littéraire de sa sœur. Du haut d'un droit d'aînesse pourtant limité à une seule année (Jacques naît en 1921, Madeleine en 1922), Jacques exerçait sur sa sœur une autorité sans limite : « Ton orthographe laisse à désirer : un Roméo, des Roméos, ils étaient

© Archives Marie-Josée Cliche

Madeleine Ferron
à Outremont vers 1980

debouts. […] Tu mets des paragraphes à chaque phrase ; ça facilite la lecture, mais c'est bon pour les illettrés. Il faut écrire pour les gens sérieux » (25 mars 1961). Loin de se rebiffer, Madeleine en redemandait tout en se prétendant autonome : « Tu ne m'as jamais écrasée, pédant. Je me dessouffle toute seule. Tu ne t'aperçois pas qu'au contraire je me sers beaucoup de toi, je me faufile dans tes colonnes » (mai 1961).

Cette collaboration, que Madeleine estime à somme nulle, risque d'être occultée dans cette compilation, même si elle en occupe au moins les trois quarts. Ce serait dommage, car Jacques Ferron y rachète peut-être partiellement sa propension à tout convertir en jeu.

LES SURNOMS EN VRAC

La compilation met en lumière le goût du clan Ferron pour les surnoms. Au point qu'on s'y noie. La liste des substitutions s'étire d'ailleurs au point de révéler un système pratiqué ou du moins vécu par tous et toutes. Chéchette, Noubi, Bicot, Chaouac, Mouton, Bécasse, Légarus, Papou, Barine, Bigué, Bobette, Marlou, Toto et quoi encore ! Certains des *rebaptisés* avalisent si bien leur simili-identité qu'ils en font leur signature usuelle : ainsi de Madeleine elle-même qui signe par Merluche (ou Merle) ses lettres à son frère. Peut-être drapé dans son personnage de guide, Jacques Ferron préfère ignorer le surnom (Johny) dont sa sœur use ; lui, il est Jacques. Dans l'ensemble, on est loin du diminutif affectueux qui persiste plus ou moins longtemps au sein d'une famille ou face aux rejetons. On peut même considérer comme dépréciateurs bon nombre des surnoms logés dans le *dialecte Ferron* : Bécasse, Marlou, Bicot, Bobette... sont si peu glorieux qu'on espère ne les rencontrer que dans les plus discrètes des archives familiales.

Rare et précieuse incursion dans l'intimité de deux clans familiaux et les valeurs de trois personnalités hors du commun. NB

1. Madeleine Ferron, Jacques Ferron et Robert Cliche, ***Le Québec n'est pas une île, Correspondance 2 / 1961-1965***, édition préparée par Marcel Olscamp et Lucie Joubert, Leméac, Montréal, 2015, 565 p. ; 34,95 $.

> Moi, je me dis qu'on ne fait pas la révolution avec le beau monde. Non seulement je recherche les jeunes gens en rupture de famille, mais j'ai toujours cherché à établir des liens avec ce qu'on appelle la pègre. Il y a dans ce milieu-là pas mal de futilité et messieurs les bandits m'ont paru snobs.
>
> **De Jacques Ferron à Madeleine Ferron**, 10 février 1964.

Le droit d'être rebelle
Marcelle Ferron épistolière

© Martin Leclerc / ONF

Marcelle Ferron dans son atelier d'Outremont

Au portrait de Marcelle Ferron, peut-être manquait-il certaines facettes de ses relations avec ses sœurs et ses frères. Grâce au regroupement par sa fille Babalou Hamelin de 481 lettres échangées entre Marcelle, d'une part, et, d'autre part, Jacques, Madeleine, Thérèse et Paul Ferron, non seulement s'éclaire l'appartenance de Marcelle Ferron à un clan tumultueux, mais son étonnante polyvalence présente une composante de plus. Elle fut sculpteure, peintre, professeure, créatrice de puissants vitraux lumineux... et épistolière volubile.

CHIFFRES ET QUESTIONS

La compilation effectuée par la fille de Marcelle Ferron et qui a pour titre ***Le droit d'être rebelle***[1] ressuscite 42 ans d'échanges épistolaires au creux du clan Ferron. De 1944 à 1985. En 1944, Marcelle épouse René Hamelin, officier de l'armée canadienne ; en 1985 meurt Jacques, l'aîné du clan. De façon judicieuse, la compilatrice partage les lettres en trois périodes portant chacune un titre justifié : de 1944 à 1953, « Aimer vivre est un combat » ; de 1953 à 1966, « La peinture est un amour fatal » ; de

1966 à 1985, « Une démesure nécessaire ». On ne saurait mieux dire, tant il est patent que les premières années du mariage vécu par Marcelle servent à la conquête déterminée de son espace vital, que la deuxième période voit la création artistique bousculer les autres valeurs, et que, une fois venues les années de vaste renom, Marcelle effectue, en troisième phase, un retour à ses racines.

Des chiffres, établis par mes mains de profane, on peut attendre à la fois peu et peut-être beaucoup. Peu, parce qu'on ignore combien de lettres n'ont pas été conservées ou localisées et parce que la compilatrice, « pour des raisons éditoriales et personnelles » dont elle ne précise pas la teneur, a « effectué une sélection et introduit quelques coupures ». Les chiffres en disent quand même beaucoup. Ils montrent, par exemple, la régularité de Marcelle en matière de correspondance. Malgré le rythme frénétique de ses activités, en dépit des responsabilités qui taxent son foyer monoparental comprenant trois fillettes, par-delà l'accaparant démarchage consenti pour placer sa carrière sur orbite, Marcelle Ferron expédie à ses frères et sœurs 215 lettres qui la rendent présente dans 30 des 42 années de la compilation. C'est même pendant l'exil volontaire de 13 ans qu'abondent le plus ses missives aux proches.

Les réactions des frères et sœurs, selon le même décompte, n'ont rien d'uniforme. Madeleine est d'emblée la correspondante la plus présente : aux 122 lettres que lui expédie Marcelle, elle réplique par 151 missives. Thérèse, qui disparaît au milieu de la période étudiée, reçoit 50 lettres et en envoie 39, conquérant peu à peu confiance en elle-même, présence dans les médias et sérénité. Les frères, c'est autre chose. Jacques, aussi pugnace que volubile, aussi subtil qu'envahissant, est prolixe certaines années et muet pendant de boudeuses périodes. Il adresse 51 lettres à Marcelle et en reçoit 38, tout en mimant les abonnés absents de 1950 à 1960 et de 1966 à 1980. Deux lettres de Marcelle lui sont expédiées pendant ces silences (1953 et 1956) sans qu'il réponde. Quant au second frère, Paul, les chiffres, toujours poreux, disent qu'il écrivit 18 lettres à Marcelle et n'en reçut aucune. Dans sa contribution, Paul est pourtant une force apaisante. S'est-on si habitué à recevoir de lui soutien et lumières qu'on oublie de lui en savoir gré ? Les réponses ont-elles simplement disparu ?

Quelques rares lettres s'ajoutent sans engager la fratrie : une lettre de Marcelle à Borduas, une lettre de Madeleine à une nièce... Et les surnoms, pas toujours de bon goût, surabondent.

© Archives Marie-Josée Cliche

Robert Cliche, Madeleine, Marcelle et un inconnu vers 1943.

QUE DISENT LES LETTRES ?

Même dans un Québec encore friand d'art épistolier, la vigueur avec laquelle le clan Ferron s'y adonnait l'éloigne vite de la moyenne. L'abondance des textes en témoigne, mais davantage encore les thèmes abordés et le ton du discours. On lit beaucoup et les commentaires se croisent. Si, par malheur, l'une manque de livres, elle lance un SOS et attend références ou colis. À peine l'une savoure-t-elle une pièce de théâtre ou un concert que le réseau bénéficie de l'appréciation. Chacun et surtout chacune y va de ses verdicts littéraires. Marcelle vante Alexis Carrel, mais snobe Proust, Alain, Caldwell, Valéry... Madeleine admire ***Les Mandarins*** et range Camus parmi les existentialistes. Thérèse, dont le talent littéraire s'affine et s'affirme, n'est pas en reste... Jacques, grand seigneur de la littérature, plane – occasionnellement – sur l'ensemble.

Bon nombre de lettres sont porteuses de nouvelles en provenance des différents foyers. Les anniversaires sont soulignés, deuils, naissances, alliances, ruptures et déplacements aussi. Ce sont pourtant les opinions souvent tranchées des uns sur les autres qui retiennent l'attention. L'affection s'exprime, mais à travers des barbelés. Dans une lettre à Jacques, Marcelle démolit sa (première)femme : « Si tu veux plus, je la méprise – ça va – n'en parlons plus, grands dieux ». À Marcelle, Madeleine écrit : « […] ce que je ne comprends pas c'est que sous prétexte de servir l'art cette même personne sacrifie la vie des gens qui vivent pour elle. Je trouve que c'est avoir une piteuse morale et un égoïsme monstrueux ». À quoi Marcelle répondra longtemps après

> Il y a de l'exaltation dans tes idées, ce qui prouve que tu n'as pas la formation requise pour gober tout ce que tu gobes : au lieu de devenir partie de toi-même, partie de ta richesse intellectuelle, les idées que tu reçois, au lieu d'être sagement jugées, élues ou rejetées, produisent en toi un cataclysme, on sent que ta tête te bouillonne, te travaille d'une manière peu commode. La preuve de tout ça, c'est tu changes de théories, de philosophies selon le dernier auteur lu.
>
> **De Madeleine à Marcelle**, printemps 1948.

> Mon Suédois est retourné depuis 15 jours dans sa Suède – trop de complications. Comme je ne veux pas laisser les gosses, ça ne marche pas. […] Je vis dans un milieu d'artistes, où ce genre de vie ne permet pas des enfants ; parce que les gens s'imaginent que l'on ne peut travailler avec des enfants. Moi je travaille, je garde les enfants mais l'amour fout le camp – et je m'en fous.
>
> **De Marcelle à Madeleine**, juillet 1957.

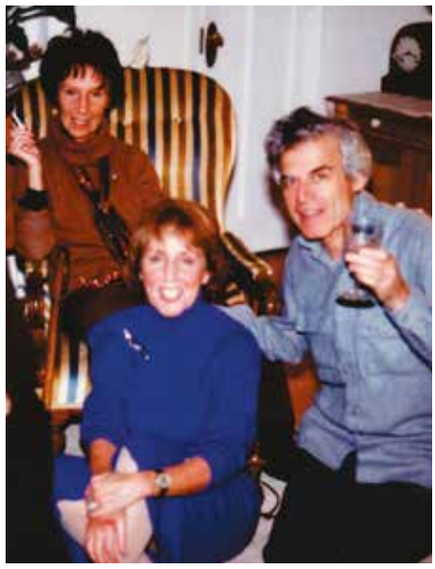
par un commentaire expédié à Jacques : « Bien au chaud, gâtée, je voudrais bien l'y voir dans ce monde de commerce et de spéculation qu'est la peinture ». À propos de leur frère aîné, Marcelle écrit à Thérèse : « J'en veux pas mal à Jacques – il n'aura plus de moi l'ombre d'une confiance. Tu sais comment il peut trahir. C'est une chose que je ne lui pardonnerai pas ». Sur cette lancée, Marcelle tancera Jacques lui-même : « Toi, tu es trop bête pour rien y voir. […] Comme Thérèse. Je n'ai plus aucune confiance en toi lorsque tu renies tout le monde. / Tu m'as dégoûtée cette p.m. ». Situé à la périphérie du clan Ferron, Robert Cliche, époux de Madeleine, adresse à Marcelle ses commentaires moqueurs sur l'art : « Toute cette affaire de discussion automatiste est à la veille de m'emmerder. Je m'aperçois que je n'aurais pas dû écrire. Le foyer intellectuel de la famille étant à Montréal et non en Beauce, je réalise qu'il m'est ici défendu de penser ».

De quoi animer les réunions familiales...

LA JALOUSE CRÉATION

Pendant son long séjour en Europe, Marcelle Ferron entretient le clan de son travail artistique et de ses espoirs. Si la narration fait mention des attentes déçues, de la fatigue physique et mentale, de l'insécurité financière, jamais elle n'évoque ce qui ressemblerait à une démission. Les décors changent, les amours varient (même si chacun promet la stabilité), les bureaucraties compliquent le quotidien aussi volontiers qu'elles bouchent les horizons, mais la détermination résiste. Exigeant.

L'autre défi de Marcelle, ce sera de réconcilier les exigences tyranniques de la création artistique et l'affection due à trois enfants encore d'âge tendre. Plutôt que d'imposer à sa progéniture les aléas de son combat professionnel, Marcelle Ferron les éloigne du tumulte : elle les confie temporairement à une amicale famille dans une région moins tourmentée que Paris, leur ménageant ainsi une vie aérée et une immersion dans la France profonde. À en croire le témoignage de la compilatrice, l'objectif est atteint : « J'espère que ces lettres rendront hommage à ma mère, Marcelle, que j'ai adorée ».



© Archives Marie-Josée Cliche

Marcelle et Madeleine Ferron ainsi que Jean Cimon vers 1985

VIF-ARGENT ET OUBLIS

On aura déjà perçu chez Marcelle une spontanéité propice à la création comme au pardon, au blâme comme à l'extase. Elle passe d'une expression artistique à une autre ou rétablit avec Jacques un contact qu'elle avait condamné à l'extinction. Ses lettres témoignent d'une propension à jauger les jours un à un et les personnes selon ses humeurs. Ainsi, l'idole d'hier peut sombrer dans l'anonymat, telle cause perdre son attrait. L'année 1948, qui débute par une vague référence à un manifeste, se termine sans que Marcelle, une des signataires, souligne la publication du ***Refus global***. Amnésie parfois déconcertante, mais qui facilite la survie dans la jungle des voracités et l'instabilité des contextes. Trait qui expose cependant la personne trop vif-argent à des improvisations hasardeuses.

Chose certaine, Marcelle commet une imprudence aux dévastatrices conséquences lorsqu'elle imite la signature de son mari absent. « Alors René m'accuse d'avoir imité sa signature (c'est ce si irresponsable Jacques qui lui a tout raconté) pour obtenir le passeport des enfants. […] Je nie cette sacrée signature que j'ai imitée uniquement pour sauver du temps, dans la fringale que j'avais d'avoir mon passeport au plus vite. » Ni Ottawa ni Paris n'apprécièrent la falsification.

Les verdicts de Marcelle sur les gens fluctuent eux aussi selon les circonstances et les visées. Elle déplore les jeux de coulisse, mais elle s'y adonne au besoin. « Il me faut le métro, écrit-elle à Madeleine, n'en parle pas à Allard, mais je fais jouer les pistons 'finance' – te raconterai de vive voix. C'est rigolo.[2] » Au moment même où un nouvel amour (clandestin) la séduit, elle écrit, encore à Madeleine : « […] le rôle de la maîtresse a du charme, mais en plus difficile à vivre. Et cadre mieux avec ma vie et ma peinture. Au fond, la vie matrimoniale m'assomme. Mais la solitude fait peur. Enfin, l'amour n'est plus de première importance ». Cette attitude fera

© Succession Marcelle Ferron / SODRAC (2016). Photo : MNBAQ, Patrick Altman.

Marcelle Ferron, *Kanaka*, 1962. Huile sur toile, 201,5 x 171 cm.
Musée national des beaux-arts du Québec, achat (1971.74).

L'œuvre de Marcelle Ferron est présentée dans le pavillon Pierre Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec, dans l'exposition *De Ferron à BGL. Art contemporain du Québec.*

long feu avant de retrouver son crédit. Du ministre québécois Georges-Émile Lapalme, Marcelle écrit : « Lapalme m'en veut à mort. Il a eu l'impression d'avoir été berné. Ce qui est vrai et s'il était plus intelligent, ça lui servirait de leçon » (lettre à Jacques, août 1962). Elle confiera plus tard au même Jacques : « Rencontré Monsieur G. Lapalme. Très agréable conversation où je lui ai fait admettre que si mes idées avaient manqué de réalisme, elles ne manquaient pas de justesse dans l'analyse de la situation. Lapalme a la qualité d'être simple et direct ».

FAMILLE, BLINDAGE, CRÉATION…

L'activité épistolaire du clan Ferron est ainsi marquée par l'habitude de convertir les phrases en ogives. Confrontée à ces tirs, aux blessures causées et à leur cicatrisation, la fille de Jacques résumera le tout de façon elle aussi brutale : « Un nœud de serpents ! Vous empiétez toujours l'un sur l'autre, et vous êtes entre vous d'un manque de discrétion, d'un sans-gêne épouvantables ! » À quoi Jacques, Madeleine, Thérèse et, bien sûr, Marcelle répondraient peut-être que les belligérants sont toujours parvenus à de chaleureux armistices et que les coups portés sont la rançon de l'effervescence par ailleurs créatrice de la fratrie…

Dans le cas de Marcelle, les admirables vitraux du palais de justice de Granby et de la station de métro du Champ-de-Mars servent une première réplique aux critiques. Pareille préséance de la création a-t-elle nui aux enfants ? Le témoignage de sa fille incite à la prudence.

1. Marcelle Ferron, ***Le droit d'être rebelle, Correspondance de Marcelle Ferron avec Jacques, Madeleine, Paul et Thérèse Ferron***, textes choisis et présentés par Babalou Hamelin, Boréal, Montréal, 2016, 627 p. ; 34,95 $.

2. Lors d'une fête à Paris, Marcelle Ferron rencontre un ministre québecois qui lui demande, en regardant le buffet, ce qu'il peut lui offrir. Elle lui répond : un métro ! [N.D.L.R].

* **Laurent Laplante** (page 22).

Que tu aies donné à ta fille une éducation bourgeoise te regarde. (Après tout il y a beaucoup de gens intéressants qui sont sortis de cette classe.) J'élève Dani autrement.

De Marcelle à Jacques, janvier 1964.